

MICHEL BREITMAN

L'homme
aux
mouettes

roman



ÉDITIONS DENOËL

Édition de la publication

L'HOMME
aux
mouettes

DU MÊME AUTEUR

Aux
Éditions Denoël

FORTUNAT OU LE PÈRE ADOPTÉ

Chez Hachette

VETRINO

MICHEL BREITMAN

L'HOMME

aux

mouettes

Roman

ÉDITIONS DENOËL
19, RUE AMÉLIE — PARIS VII

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à dix exemplaires hors commerce sur Madagascar, réservés à l'auteur, marqués de A à J ; et à vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de K à O.

© 1956, Éditions Denoël.

Première partie

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules ; au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les instruisent ou des fantômes qui les séduisent.

MONTESQUIEU.

Gilles.

Le *Résolu* fit escale à l'île d'Erromango, dans les Nouvelles-Hébrides, au début de l'été 18... On devait y charger du bois de santal. Mais le Capitaine ayant eu vent d'un récent accrochage entre la population et les navires marchands envoya d'abord, pour prendre contact, une barque commandée par le Second. J'étais de l'expédition.

Je m'arrangeais toujours, à chaque escale, pour descendre à terre. Chaque fois j'éprouvais un plaisir dont je n'osais parler à personne. Les îles sont parfois peu accueillantes et les matelots, plus à leur aise sur le bateau, les considèrent avec inquiétude. Le moindre feu sur la rive peut être révélateur. Des histoires terrifiantes circulent. Certains, qui goûtent l'aventure, partent en exploration... Mais la sensation que j'allais chercher était autre : à chaque endroit je pouvais rencontrer des univers dif-

férents du mien ; à chaque endroit il me fallait, pour me faire comprendre, des trésors d'ingéniosité. Et toujours le miracle se produisait : à un certain moment, un geste, quelque chose, une étincelle jaillissait...

Je suis un sédentaire et seul mon métier, le métier que j'apprenais, me faisait voyager. Dans chaque île il me semblait retrouver un foyer et de chacune, même des plus inhospitalières, je partais à regret. Les indigènes me comprenaient-ils ? Ce qui reste certain c'est que le Capitaine n'hésitait jamais à me laisser partir avec la première barque : ma présence était un gage de succès.

Cette aptitude à m'adapter et à me faire adopter partout était diversement commentée à bord. Le Second ne cachait pas son hostilité. Le Capitaine Thuillier lui-même, ami d'enfance de mon père, chargé par ce dernier d'ennoblir et d'aguerrir mon caractère, pinçait les lèvres quand il me voyait revenir avec des guirlandes de fleurs ou des colliers de dents de porc offerts par de nouveaux amis.

Bien que j'eusse à peine dix-huit ans, je croyais me conduire depuis le début du voyage avec autant de sang-froid et de bravoure que le plus respecté des empereurs, ces vieux cachalots devenus marins. Hélas ! ma condition de pilotin, malgré toute la morgue dont je pouvais me parer et l'incroyable faiblesse du Capitaine à mon égard, empêchait qu'on me respectât. Les officiers me traitaient comme un homme d'équipage et l'équipage ne se gênait pas pour nous comparer, le mousse et moi, aux petits poissons

qui suivent les bateaux et qu'on ne se donne jamais la peine de pêcher. Aussi, je réservais toute ma tendresse et tous mes soins aux habitants des îles à qui personne, hormis moi, ne daignait s'intéresser.

C'était la première fois que le *Résolu* venait à Erromango. On avait préparé, comme à l'acoutumée, des couteaux, du tabac et des clous, mais rien ne nous disait que les indigènes accepteraient ces offrandes. Les matelots, prêts à toute éventualité, avaient aussi emporté des fusils.

Je ramais à l'avant, tournant le dos à l'île, et je sentais sa masse imposante et secrète se rapprocher de moi. Je guettais des reflets dans les vagues. Quand soudain la mer, autour de la barque, se fut teintée de vert et que le lieutenant de Greucey eut ordonné de relever les rames, je me laissai envahir par l'odeur des grandes forêts. Les forêts de mon enfance n'avaient pas ce mystère mais j'y ai ressenti le même émoi. J'aurais aimé me perdre dans ces hauteurs que je ne pouvais atteindre. Je goûtais ma propre impatience, comme naguère il m'était arrivé, quand je feignais de ne pas reconnaître mon chemin, de goûter des frayeurs imaginaires au détour d'un sentier.

— Attention ! dit un matelot.

Une demi-douzaine de canots venaient de déboucher d'une crique et, dans chacun, un guerrier debout tenait son arc paré. Les matelots se tournèrent vers le Second. Pour mon compte, je cherchais à distinguer la nature des objets entassés au milieu de chaque canot. Il

parut bientôt que les intentions des habitants d'Erromango étaient pacifiques : ils offraient des noix de coco et des ignames. Mais les guerriers debout gardèrent leur arc bandé jusqu'à ce que la barque fût entièrement encerclée. Les premiers contacts établis, les canots reprirent le chemin de la crique en compagnie de la barque du *Résolu*. Cependant les deux camps s'observaient mutuellement et, à ce jeu, j'étais le plus attentif. Il y avait bien une trentaine d'hommes, qui tous se ressemblaient : cheveux crépus, peau presque noire et menton en galoche, à l'exception peut-être des guerriers debout qu'une certaine grâce semblait avoir touchés et dont tous les traits et les gestes étaient empreints d'une noblesse nonchalante.

— Malgré tout il faut se méfier ! souffla le Second et je souris de l'air approbateur des matelots. Les cris de joie des habitants restés sur l'île nous parvenaient maintenant, de nouvelles embarcations vogaient à notre rencontre.

Je fermai les yeux. C'était une chaude matinée et les cris des hommes, mêlés à ceux des oiseaux insolents, allaient se perdre dans les montagnes inaccessibles. Il me semblait toujours percevoir dans les bruits les plus familiers une musique qui échappait généralement à mes compagnons. Je m'appliquais à détailler cette musique et à la dégager des bruits qui l'enveloppaient. Ainsi pour moi seul chantait l'eau douce qui coulait du pichet, pour moi seul les oiseaux froissaient l'air en passant et les rats trottaient dans la cale.

— Cage à poules ! dit le Second en me tirant

de ma rêverie. Vous vous croyez chez l'hôtesse ?

Je n'eus pas à répondre. Un canon qui tonnait dans le lointain fit cesser tous les cris et les chants.

Les barques avaient presque atteint le rivage. Dans un mouvement contraire les gens d'Erromango et ceux du *Résolu*, également craintifs, se trouvèrent soudain séparés par plusieurs brasses. Seul, suivant peut-être l'inclinaison de mon cœur, j'avais continué à ramer vers le rivage. Le canon tonnait désormais presque sans discontinuer. Les matelots, un instant inquiets, s'apercevant que le bruit venait de l'autre côté de l'île et que notre navire n'était pas en cause, revinrent vers le rivage. Mais c'était compter sans la méfiance désormais pointilleuse des indigènes. Criant et courant en tous sens, les femmes, l'instant d'avant souriantes, se mirent à lancer des cailloux. Les hommes, saisissant leurs lances, se préparèrent au combat.

Le Second donna un ordre, aussitôt tous les marins peinèrent sur l'aviron pour éloigner de nouveau la barque. Il me sembla qu'on me frustrait dans mes droits. Je n'étais pas inconscient du danger, mais ma nature refuse les contretemps. Le canon tonnait toujours, paraissant se rapprocher. Je ramais maintenant face à l'île et regardais obstinément les indigènes qui s'agitaient encore sur le rivage. Quand notre barque passa de nouveau la pointe où les canots chargés d'offrandes étaient apparus, si peu de temps auparavant, je m'aperçus qu'un

sentiment nouveau montait en moi, comme un refus, plus encore : une révolte. On me privait de cette *autre chose* sans laquelle, je le sentais bien, la vie n'offrait aucun attrait.

La barque ayant rejoint le *Résolu*, le Capitaine donna l'ordre de lever l'ancre.

— Je me demande qui peut se battre, dit le Second.

— Nous le saurons ! répondit le Capitaine. Il aimait que rien ne fût laissé dans l'ombre. Lentement, son trois-mâts prit le vent pour contourner l'île.

Le canon s'était tu. Tout l'équipage, à chaque promontoire que le bateau doublait, regardait avec inquiétude vers l'avant. Mais l'île, abrupte, ne livrait aucun secret et la mer restait nue. Tout était calme et gris, les eaux avaient une teinte vitreuse. Les vagues elles-mêmes semblaient se figer un instant, comme surprises, avant de s'effondrer. Des vapeurs couraient se déchirer comme un voile sur les falaises et se diluer dans les forêts. Je me surpris à sourire à la pensée que le bateau, ayant peut-être fait en vain le tour de l'île, se retrouverait à son point de départ. Déjà il me semblait moins sûr que le canon eût tonné... Je conteste souvent les faits, les pensées qui m'ont troublé un instant. Il n'y a là, je crois, nulle lâcheté et jamais je ne me suis senti veule au point de tourner brusquement les pages de ma conscience ou de ma mémoire. Simplement je mène un jeu, et j'entends le mener jusqu'au bout.

Le hasard, pour une fois, ne voulut pas être mon allié ; ou plutôt ce fut un nouveau hasard

qui s'offrit à moi. On découvrit bientôt une caravelle anglaise qui hissa son numéro dès qu'elle vit le *Résolu*. Malgré cette attention pacifique, le Capitaine Thuillier hésita un instant à poursuivre. De toute évidence la caravelle n'avait pas tiré ses bordées de coups de canon pour le plaisir. Les matelots à son bord paraissaient très excités.

— Je vois un homme enchaîné ! annonça le lieutenant de Greucey, l'œil rivé à sa jumelle d'approche.

Sur la mer, des débris flottaient, derniers restes d'un autre navire que l'Anglais venait sans doute de couler. Les mouettes tournoyaient en criant, sans rien trouver qui les satisfît. Je les suivis un instant du regard. Elles rasaient les flots comme les hirondelles avant l'orage. Il y avait encore dans l'air une odeur de poudre.

Les navires furent bientôt à portée de voix.

— Quelle route suivez-vous ? fit demander le Capitaine anglais et, comme Thuillier feignait de ne pas comprendre, il demanda encore l'autorisation de monter à bord. Il avait une communication urgente à faire.

Son histoire était simple. Chargé d'assurer la protection d'un groupe de baleiniers, il avait pris en chasse un pirate qui était toujours parvenu à rompre le contact et venait enfin de se rendre, après une course acharnée de plusieurs jours, contraint et forcé comme l'attestaient les débris de son bateau. Un seul homme avait pu être recueilli, vraisemblablement le chef.

— Les autres, dit l'Anglais après une légère hésitation, se sont ou ont été noyés...

Il était haut en couleurs, long des membres et du nez. J'assistais de loin à l'entrevue, ainsi que le reste de l'équipage, et je percevais de temps à autre une bribe de phrase. Chaque fois j'étais frappé de la voix dure et froide de cet Anglais qui s'exprimait, le fait est suffisamment rare pour être noté, en un français irréprochable.

— Et alors ? demanda le Capitaine Thuillier, agacé de ne pouvoir faire étalage de ses connaissances en anglais.

— Si vous descendez vers le sud, dit l'Anglais, je pense que c'est pour rentrer en Europe... Vous pourriez peut-être, en doublant la Tasmanie, vous arrêter et remettre cet homme à Sir Denison, Sir Walter Denison ?

Il semblait demander un service de peu d'importance, comme s'il n'y avait pas eu d'Erromango à la Tasmanie un peu plus de vingt degrés de longitude.

— Je ne sais qu'en faire ! dit-il encore. Il était évident qu'il regrettait que cet homme ne se fût pas noyé avec les autres... Et c'est sans doute un très dangereux bandit : Sir Denison vous sera reconnaissant de votre aide... »

Le Capitaine Thuillier, qui hésitait encore à rire ou à prendre la proposition en considération, se retourna vers son Second. Emile de Grency haïssait l'Angleterre, bien que son père y fût né durant l'Émigration. La paix relative qu'on trouve dans les îles du Pacifique, et qu'il appelait avec mépris « la paix anglaise », n'avait pas été troublée depuis trois ans. Cela lui semblait de toute évidence une injustice.

— Et si Sir Denison n'est pas là ? demandait-il d'une voix sifflante. Faudra-t-il l'attendre ?

— Oh ! dit l'Anglais, vous pourrez toujours vous adresser à son secrétaire. Je crois qu'il s'appelle Sir Alexander Clark.

Cette fois le Capitaine Thuillier ne put s'empêcher de rire.

— A la bonne heure ! Nous porterons s'il le faut votre homme jusqu'au bagne de Port-Macquarie...

L'Anglais le regarda avec une pitié condescendante.

— Port-Macquarie est abandonné depuis plus de quinze ans, ne le saviez-vous pas ? C'est à Port-Arthur qu'il faut aller désormais... Et il rompit la joute pour aller chercher son prisonnier.

Le transfert du pirate se fit sous l'œil attentif des deux équipages. Il était si bien enchaîné qu'il pouvait à peine se mouvoir. Debout à l'arrière de la petite embarcation qui l'emmenait vers le *Résolu*, ce fut miracle s'il ne bascula pas en mer. Les mouettes, comme si soudain elles avaient trouvé une proie, venaient voler autour de la barque et leurs cris rauques semblaient un appel désolé. L'homme, les traits décomposés et les vêtements en lambeaux, avait sans doute rassemblé les derniers restes de son énergie dans son regard. Un regard froid et coupant, dur comme une voile qui plisse et vient gifler le marin distrait. Il monta à bord, rendant avec insolence à chacun l'intérêt qu'on lui portait. Quand je sentis que le regard allait se poser

sur moi, je pris peur. J'avais parfois de ces peurs, qui semblaient les signes précurseurs d'un orage. Mais comme souvent l'orage s'écarte pour laisser seulement une pluie apaisante, souvent à cette peur succédait une grande quiétude. L'enfant caresse un chien qui aurait pu le mordre et l'homme sur la rive contemple le naufrage auquel il vient d'échapper. Mais le regard du prisonnier sembla passer par-delà le mien. Ses yeux gris devinrent inexpressifs, à leur tour privés de vie. Je pensai : il va s'évanouir, il va tomber !... et ce fut moi qui dus me retenir à une lisse. L'homme passa.

Le *Résolu*, après avoir salué la caravelle anglaise qui courait rejoindre ses baleiniers, ne reprit pas sa route. Les forêts de santal, qui couvraient presque entièrement l'île, étaient d'un trop puissant attrait. Mais il se faisait tard pour tenter une nouvelle expédition. Le Capitaine décida d'attendre le lendemain.

Quelques minutes à peine après qu'il fût monté à bord, personne ne se souciait plus du prisonnier. On l'avait libéré de la plupart de ses chaînes et quelques marins avaient déblayé en hâte un coin de la cale pour lui. Il disparut dans l'ombre sans avoir dit un mot.

Le reste de la soirée fut employé à divers travaux de bord. J'avais de multiples fonctions, dans la mesure où aucune ne me donnait d'autorité et toutes certaines responsabilités. Je fus chargé d'organiser un nettoyage de la coque. Dans ces parages, un tel travail est nécessaire toutes les deux ou trois semaines car les algues, les bernacles et les coquillages ne tardent pas à

se coller et à s'incruster dans le bois de la carène. Il en résulte une masse confuse qui atteint parfois jusqu'à trente centimètres d'épaisseur, et ralentit considérablement la marche du navire.

Je descendis dans la cale, accompagné de deux matelots, pour chercher le goret : c'est une sorte de râteau rectangulaire garni de lames de tôle coupante. On le passe sous le navire comme une étrille. Le prisonnier nous regarda prendre l'instrument et un pâle sourire vint effleurer ses lèvres.

— L'île toute proche, dit-il, est un volcan.

Il avait la voix rauque et un peu voilée des gens qui crient dans les tempêtes. Je le regardai avec surprise. Les deux matelots, qui ne comprenaient pas l'anglais, me demandèrent avidement ce que l'homme avait dit.

— L'île est un volcan, répétai-je.

— Soufre ! dit l'homme, en français cette fois.

Les matelots semblèrent très excités par cette révélation. A ce qu'ils disaient, il n'était plus besoin de passer le goret sous le navire, avec l'interminable jeu de cordes, de coulisses et de nœuds que cela comportait : en s'approchant davantage de l'île, les eaux sulfureuses se chargeraient en quelques heures de détruire ou de détacher tous les coquillages.

Je fis cependant monter le goret. Le prisonnier eut encore un sourire, désabusé cette fois, comme si mon incrédulité était prévue dans ses plans. Le Capitaine, mis au courant, estima que l'on pouvait sans risques se rapprocher de la

côte. Il fallut redescendre le goret. Mais je n'eus pas le courage d'affronter une nouvelle fois le regard de l'homme enchaîné. Je me découvris une occupation urgente qui me dispensa de retourner dans la cale.

Cette nuit-là, je connus un sommeil agité. Tout s'était troublé dans mon esprit et le prisonnier, obstinément debout dans un des canots d'Erromango, lançait des flèches empoisonnées.

L'amour que je voue aux choses de la mer ne va pas sans quelques réticences. A dire vrai, seule la volonté paternelle me faisait naviguer. J'ai passé mes années heureuses à écouter des récits de batailles et de pêches, sans jamais penser qu'un jour il me faudrait vivre autrement qu'en enfant sage. Mon père, qu'une infirmité de naissance avait voué aux travaux sédentaires et à qui la Providence n'avait jusqu'alors accordé que des filles, salua ma naissance comme celle d'un Sauveur. Il était notaire à la Teste-de-Buch, près de Bordeaux, et deux ou trois armateurs ne l'avaient pas encore totalement ruiné. Pour n'être pas tenté de me retenir par l'attrait de sa profession, il maria dès qu'il le put ma sœur aînée à son premier clerc. Puis il me donna des maîtres appropriés, de sorte qu'à l'âge de huit ans je n'ignorais plus rien de la vie de Surcouf mais tout encore de l'alphabet.

J'étais alors un gros petit bonhomme, roux et râblé. Ma démarche en canard faisait le ravissement des familiers de la maison. J'écoutais gravement toutes les histoires qu'on me racon-

L'HOMME AUX MOUETTES

A la suite de l'une de ces batailles farouches qui, au siècle dernier dans les lointaines mers du Sud, oppo-
saient les baleiniers et les pirates, un voilier prend en
charge un prisonnier britannique.

On le jette à fond de cale, on cherche à l'oublier,
mais les mouettes s'obstinent à l'appeler de leurs cris de
sorcières. Qui est ce Barker à l'allure de grand seigneur ?
Pilleur d'épaves ou justicier ? L'angoisse subtile que son
simple regard a provoquée est désormais installée à bord
du *Résolu*.

C'est Gilles, le pilotin du vaisseau français, qui la
raconte, en même temps que la longue traversée. Mais le
Résolu transporte aussi une belle passagère. Gilles en est
amoureux. Quelle sera l'attitude d'Elisabeth dans ce
monde clos ; échappera-t-elle à l'emprise occulte de
Barker ? Ne deviendra-t-elle pas son alliée ? Et que fera
Gilles, chargé de la garde et de la surveillance du pri-
sonnier ? Son choix fixera son destin.

Tempêtes, pillages, naufrages, violences se succèdent.
Le lecteur est constamment tenu en haleine, mais le vrai
drame se situe dans l'âme de Gilles, dans cette âme toute
neuve qu'il cherche désespérément à sauver.

DU MÊME AUTEUR :

FORTUNAT OU LE PÈRE ADOPTÉ (Collection « Le champ libre »)

*L'auteur a réussi une étude du sentiment paternel qu'on n'est pas
près d'oublier. (FRANCE-SOIR) - Tout un drame avec ses prolon-
gements, son ironie, sa cruauté et ses rares sourires. Une réussite. (LA
GAZETTE DE LAUSANNE) - La langue est rapide, solide... un roman
très humain. (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES) - La maîtrise des êtres
est ici totale. Elle n'a qu'une réplique : celle de l'écrivain, dont il me
semble qu'il faut attendre beaucoup. (LE BULLETIN DE PARIS) - On a
affaire à un écrivain né. (COMBAT)*

●
ÉDITIONS DENOËL

500 fr.
B. C.